



©Gea Koenig

Carte blanche à Suzanne Ruta

Je remercie toute l'équipe d'Etoiles d'Encre de m'avoir donné carte blanche dans ce numéro du printemps 2009.

Marie-Noël Arras a été le bon génie de cet effort. C'est elle qui m'a fait connaître la poète et romancière Cécile Oumbani, traductrice généreuse du récit que vous lirez ici. Et c'est encore elle, ma chère Manoloula, qui a corrigé mes textes et traductions avec patience et bonne humeur.

J'écris ce mot le 19 janvier 2009 ; demain on fêtera l'Investiture du Président Obama. Tant d'espoirs fixés sur un seul homme ne peuvent éviter d'entraîner des déceptions par la suite. Mais, pour l'instant, le voir prendre sa place dans la Maison Blanche construite à la fin du XVIII^e par des équipes d'esclaves, cela nous fait, à nous Américains, un effet salutaire.

Jean Freas est morte en janvier 2007. Elle a raté la victoire d'Obama, elle qui travaillait comme journaliste très près de Martin Luther King en 1968 et qui comptait parmi ses amis à Washington les jeunes espoirs du Kenya indépendant. Jean était pour moi comme une sœur aînée, conseillère et modèle. Elle avait commencé sa carrière de journaliste dans les années 50, époque où les femmes étaient parquées à la page Mode des grands journaux.

Elle était la première journaliste télé-engagée par NBC-TV à Washington en 1964. Jean me parlait souvent de son amie Lee Dora Collins, femme extraordinaire d'un pauvre métayer du Mississippi présentée dans cet extrait d'un reportage inédit de 1998. Lee Dora Collins est morte quelques années avant ma chère amie Jean.

J'hésitais à traduire ces quelques pages tirées du livre de **Shirley Abbott**, *Womenfolks*. Shirley, née dans le Sud dans l'Etat d'Arkansas a un sens de l'humour très pointu, acerbe et elle maîtrise, surtout dans ce livre, une langue populaire, pleine de saveur, qui exprime parfaitement le regard sceptique des humbles vers les grands. Comment rendre les sous-textes et ironies de cette langue en français ? En même temps elle écrit avec une telle clarté que le rythme de sa pensée s'impose tout de suite à la traductrice. Ces pauvres blancs du Sud des USA, on croit les avoir connus dans les romans de Faulkner : les *Snopes*, comme il appelle cette bande de parvenus sans scrupules qui peuplent ses derniers romans. Et bien non : dans *Womenfolks* Shirley présente les pauvres gens du terroir, du bled, du *back country* sous une toute autre lumière. Elle dément la version simpliste et mythique de ce que c'était d'être une femme du sud des U.S.A., dans ce beau livre, mélange passionné de recherches historiques et souvenirs intimes, un classique de la littérature féministe en langue anglaise.

C'est grâce à Mouloud Feraoun que j'ai connu **Lucy McNair**. Sa traduction très fine du *Fils du Pauvre* venait de paraître. Je lui ai écrit pour l'en féliciter et l'amitié s'est vite nouée. Amitié littéraire d'abord ; elle me prête le roman posthume de Feraoun, *La cité des roses*, je lui passe une biographie de Germaine Tillion. Nous assistons ensemble à la fête de *Yennayer* dans une école primaire de Greenwich Village. Lucy espère parler de Feraoun avec ces Kabyles de New York ; moi j'espère seulement voir un peu de l'Algérie en exil, en attendant de visiter un jour le Maghreb, où Lucy comme le texte offert ici l'indique, m'a devancée.

Huguette Martel est une âme sœur, une lectrice idéale, sans elle je n'aurais peut-être pas eu le courage de terminer le livre que je viens d'écrire. Nous nous connaissons de longue date mais ce n'est qu'au bout de douze, quinze ans que nous avons découvert un lien profond : mon grand-père vivait au même village en Lituanie que le père d'Huguette, village totalement détruit par les Nazis. Sa famille à elle s'était réfugiée en France avant la guerre, sa mère fut blessée dans le bombardement de Normandie en 40 et Huguette, comme les gosses de Gaza aujourd'hui, a vu des horreurs tout petite. Je trouve un lien entre sa sensibilité de peintre et les romanciers français Georges Perec et Robert Bober qui étaient de ses amis quand elle vivait à Paris.

Gea Koenig est ma voisine. Nous habitons dans un bloc énorme de treize étages, avec 382 appartements, à Greenwich Village. C'est la seule résidence pour peintres, photographes, chorégraphes et musiciens (Gil Evans, qui travaillait avec Miles Davis, était mon voisin de palier) que notre gouvernement fédéral ait jamais construite, ou plutôt transformée, puisqu'avant notre arrivée en 1970, c'était une usine-laboratoire de la compagnie des téléphones. Nous avons même un local modeste pour expositions et concerts. C'est là que j'ai vu les photos de Gea pour la première fois. J'en étais éblouie. De belles photos de femmes prises au Maroc, il y a 15 ans peut-être. Comment avait-elle pu faire le portrait de personnes connues pour être réticentes ou même rétives à être photographiées ? « J'entame une conversation, on bavarde entre femmes et enfants, et puis, si elles sont d'accord, je prends la photo. Je ne prends jamais de photos sans la permission des gens. » Ainsi, pendant trente ans de voyages avec son mari journaliste, elle a construit une archive impressionnante de beauté et d'humanité, de quoi faire plusieurs livres... après ces quelques pages.

